

# Les glissoires

Il fait un froid noir et tout gèle :  
Abreuvoir, écluse et ruisseau.  
Tous les puits, à l'endroit du seau,  
Ont de la glace à leur margelle.

C'est pourquoi, vite, après la classe,  
Les enfants viennent, à grands cris,  
Glisser sur l'étang si bien pris  
Qu'ils ne craignent pas que ça casse.

En tas, casquettes sans visière,  
Bérets bâillants, chapeaux tortus,  
Ils arrivent, les reins battus  
Par leur petite carnassière.

Et, de-ci, de-là, tout heureuse,  
Chaque troupe se met au jeu,  
Sillonnant à la queue leu leu  
La belle surface vitreuse.

Légères, folles, bien ingambes,  
Elles ont indéfiniment  
Le caprice du mouvement  
Ces fragiles petites jambes !

Rapidement, mainte glissoire

Qu'en chœur tant de mutins sabots  
Polissent comme des rabots  
Est nivelée et presque noire.

On les voit gris et bleus les mioches  
Qui, d'un trait, au bas des airs blancs,  
Passent, les bras tendus, ballants,  
Croisés — ou les mains dans les poches.

Et, plus d'un faisant la mimique  
D'accomplir un besoin pressant  
Reste accroupi, tout en glissant,  
Avec un naturel comique.

Quelques très petiots se hasardent,  
Mais, tombés trop fort, ayant peur,  
Immobiles, pleins de stupeur,  
Se tiennent au bord et regardent ;

Ils sont charmants, piteux et drôles,  
Ces pauvres mignons étonnés,  
Grelottants, la roupie au nez,  
Le cou rentré dans les épaules !

Les autres, au long des saulaies,  
Filent toujours avec entrain :  
Tels, devant les vitres d'un train  
Courent les arbres et les haies.

Sur le bruit des voix qui remplissent

Les échos de leurs appels fous  
Tranche le vacarme des clous  
Mordant, raclant, autant qu'ils glissent.

De loin, vous entendez, il semble,  
Tant c'est ronfleur, dur et perçant,  
Plus de cent meules repassant  
Qui grincerait toutes ensemble.

— Autour, des plaines dépouillées  
Montrant leurs vieux herbages gris ;  
Des arbres nus, d'autres maigris :  
Tête ronde et feuilles rouillées.

Mais, vifs et gais comme la flamme,  
Ces garçonnets au teint vermeil  
Mettent là verdure et soleil :  
Tout le printemps qu'ils ont dans l'âme.

Au cœur du paysage triste,  
Entre ces lointains malheureux,  
Sous ce ciel de métal, — par eux  
La vie un instant resubsiste.

Ils sont le bonheur d'aventure,  
L'éclat de rire triomphant  
Qui passe comme un coup de vent  
En cette mort de la nature !

Mais il se fait tard, le jour baisse.

Les glisseurs vont, moins résolus,  
Et, bientôt, on ne les voit plus  
Qu'à travers une brume épaisse.

Rien qu'un dernier monôme roide  
De petits fantômes en noir !  
Tous à la file ! — et puis, bonsoir !  
Ils se sauvent dans l'ombre froide.

Et, la nuit, aux torpeurs funèbres,  
Donne un mystère inquiétant  
Au face à face de l'étang  
Avec la lune ou les ténèbres.

Maurice Rollinat (1846–1903)